
3 1761 05485441 9

# LE CAHIER DE PHANE

Il a été tiré de cet ouvrage
5 exemplaires sur Hollande Van Gelder,
numérotés de 1 à 5.

GABRIEL SENLIS

---

# LE CAHIER DE PHANE

*Seulette suis en ma chambre enserrée.*

CHRISTINE DE PISAN.



PARIS
*BERNARD GRASSET*
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

---

MCMXIII


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

JE DÉDIE CE LIVRE

A RACHILDE

G. S.

I

*Phane, dormeuse étroite en ton lit de pitchpin,*
*Tout près de tes rêves, je rôde...*
*J'entends ton cœur léger comme un petit lapin*
*Qui tape un tambour de peau chaude.*

*Chut!... Ne t'éveille pas... Je suis ton bon ami,*
*Ton ami, tu sais, le poète,*
*Dont c'est le doux bonheur de se glisser parmi*
*Tes secrets charmants de fillette.*

*Phane, tu dors encore, et ton tendre sommeil,*
*Qui s'enveloppe de cretonne,*
*Fait au seuil de ta chambre hésiter le soleil*
*Et battre en retraite ta bonne.*

*Mais déjà je connais les plaisirs et les jeux*
*Et les émois de ta journée,*
*Et les étonnements dont tu riras et ceux*
*Dont tu resteras étonnée.*

*Au miroir qui t'instruit et te plaît tour à tour,*
*Chaque matin tu considères*
*Ton corps frêle et menu dont tu sais les contours*
*Sans en connaître les mystères.*

*Dans le bain où tes pieds sont deux petits poissons,*
*Tu t'amuses d'être légère,*
*Et le plaisir te fait oublier tes leçons*
*D'arithmétique et de grammaire.*

*Mais, sur le sopha bas où tu tombes soudain,*
*Si molle et nue et parfumée,*
*Songes-tu que ton corps est à d'autres destins*
*Et ton cœur à d'autres poupées?*

*Tes matins sont pareils à ceux des roses-thé*
*Qui s'éveillent sous la rosée...*
*Hé quoi! ne sens-tu pas ces lourds midis d'été*
*Dont tu seras toute arrosée,*

*Qu'un jour il te faudra dénouer tes rubans*
*Et le lacet de tes sandales,*
*Et, devant d'autres yeux quittant tes voiles blancs,*
*T'effeuiller en quelques pétales?*

*Que deux genoux voudront écarter tes genoux*
*Pour de mystérieuses choses,*
*Et qu'alors ce sera fini de tes joujoux,*
*De ta Bibliothèque rose?...*

*Ah ! sois toujours l'enfant dont voici les cahiers*
*Noircis d'une grosse écriture.*
*Je les ai pris. Je les publie. Et tout y est,*
*Sauf les pâtés et les ratures.*

# LE SOLEIL EN AMBASSADE

## LE SOLEIL EN AMBASSADE

Déjà le petit jour dans ma chambre furète
Et met des guêpes d'or aux fleurs de mes rideaux.
C'est charmant... Je somnole... Un rayon s'inquiète
D'un petit bout de sucre auprès du verre d'eau;

Un autre entre mes cils s'acharne et désespère
De cette fleur fermée à ses tièdes désirs;
Des complices cruels bientôt vont l'enhardir...
Cédons en soupirant à ses flèches légères.

Celui-ci, au balcon de mes lèvres penché,
Porte jusqu'à mes dents l'hommage du verger,
Et voici qu'un dernier se boucle à mon oreille

Et vient avec l'aigreur d'un réveille-matin
M'annoncer que depuis une heure le jardin
Me carillonne en vain de toutes ses groseilles.

LES JEUX DU MATIN

## LES JEUX DU MATIN

J'ai pris, me trouvant nue au sortir de mes draps,
Mon bassin de métal et ma plus grosse éponge,
Et, du liquide frais où mes deux mains le plongent,
Je ressors un fardeau ruisselant sur mes bras.

Quelqu'un dans le miroir s'amuse à me copier...
Je n'aurais jamais cru qu'il fût par tout le monde
Une autre que moi-même avec ces boucles blondes,
Une gorge aussi tendre et d'aussi petits pieds.

On frappe... N'entrez pas ! Je joue à la grenouille,
Je me plie et je saute, et puis je m'agenouille,
Et pour un jeu nouveau m'assieds sur mes talons :

Voyez-vous sous mon cou naître ce doux vallon ?
Là, du creux de ma main jaillit une fontaine
Qui fait deux bonds légers et glisse vers la plaine...

# LES DEVOIRS DE VACANCES

## LES DEVOIRS DE VACANCES

Tandis que mollement le platane balance
Sur la pelouse en feu des gestes d'éventail,
Les volets entreclos m'obligent au travail
Et tiennent prisonniers mon cœur et mon enfance.

J'entends la mouche folle et le bourdon vermeil,
Au rythme d'un grillon qui gratte sa guitare,
Danser sur le gazon des valses de soleil,
Et mon ardeur se mêle à leur tendre bagarre...

Mon ardeur!... Mes quinze ans! Miss-miss croit-elle,
Arrêter leurs désirs aux marges d'un atlas? [hélas!
Mes esprits sont ailleurs qu'aux villes renommées

Et ne se troublent pas d'ignorer l'Eure-et-Loir
Lorsque le vent du sud, de sa voix parfumée,
Me parle d'un pays qui n'est pas un devoir.

# LA LEÇON DE GÉOGRAPHIE

## LA LEÇON DE GÉOGRAPHIE

Bengalis, canaris, petits soleils en cage,
Quoi ! vous avez le cœur aux tradéridéras,
Vous riez d'habiter un palais de grillage,
Vous dont le nid dansait aux branches des cédrats ?

Et pourtant au rebord du bassin qui miroite,
Les genoux au gazon, les cheveux dans le vent,
Ce serait d'un si frais, d'un si mol agrément
De sentir le jet d'eau glisser à ses bras moites !

Peut-on, peut-on chanter lorsque, le front pâli,
On traine tout le jour sur une mappemonde
Le studieux ennui d'une crinière blonde ?

Mais oui... voilà... je chante ainsi qu'un bengali,
Car, passant sous le store, un peu d'héliotrope
Est venu se poser sur ma carte d'Europe.

# L'ARITHMÉTIQUE

## L'ARITHMÉTIQUE

Flac ! Un rond de soleil de la persienne tombe
Comme un gros pâté d'or sur ma preuve par neuf
Il fait beau... Tout est beau ! Moi, voilà, je succombe
A remultiplier trois pommes par un œuf.

Et là, dehors, tout près, picotant de la gomme,
Un pinson fait vingt fois le tour du catalpa.
Ah ! son petit cerveau ne se demande pas
Combien la bonne femme a pu vendre ses pommes...

Allons, mon doux plaisir, abaissons le rideau,
Et, tandis qu'au jardin mes frères les moineaux
Joueront à se frôler dans l'ombre des lavandes,

Je reprendrai, courbée au poids de mes cheveux,
Tout paresseusement, mes jeux, mes tristes jeux,
Avec le diviseur et le multiplicande.

# LE RÈGNE DE CLOVIS

## LE RÈGNE DE CLOVIS

Sous la tonnelle d'ombre où l'anse du hamac
Déverse son panier de parfums et d'abeilles,
En vain, pour retenir la date de Tolbiac,
J'applique mes deux mains contre mes deux oreilles;

Vers un plus chaud plaisir tout m'appelle et m'entraîne,
L'arome des œillets m'éloigne de Clovis
Et tous ces Wisigoths, que la guerre déchaîne,
Me font plus tendrement pencher vers les iris.

Pourquoi tant de carnage ?... Ici, dans l'ombre mauve
Que perce par instant le tumulte d'un geai,
Les combats qu'on se livre ont l'amour pour objet.

Les oiseaux, deux par deux, regagnent leurs alcôves,
Une bête à bon Dieu voyage sur ma main...
Je ne saurai jamais ma leçon de demain.

# L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE

## L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE

Jamais je n'entendrai ni les départements,
Ni les temps où régnait Frédéric Barberousse.
Mais je sais les chefs-lieux de ma douce peau douce
Et l'heure où s'éveilla mon âme au bois dormant;

Je sais un pays rose où les veines clôturent
Des provinces d'amour larges comme un baiser,
Où les grains de beauté font des sous-préfectures
Plus discrètes que Gien, Confolens et Béziers.

Et d'histoire ne sais que la suite ingénue
Des beaux jours où j'étais une toute menue,
Un petit rien tout blond glissant sur les tapis,

Qui, le matin, devant les miroirs accroupi,
S'étonnait aux contours de sa poitrine nue,
Et, le soir, s'endormait dans les bras de Ketty.

# MUSIQUE

## MUSIQUE

Il pleut. Seule au salon, je déchiffre Czerny.
Un, deux, trois... Un, deux, trois... J'aime mieux la musique
Du merle et du grillon. Quel temps pour mon jeudi!
Les martinets vont faire un festin de moustiques...

Six bémols à la clef! je n'en sortirai pas.
Tiens! le chien du facteur; il est déjà dix heures,
C'est l'heure du crémier, l'amoureux d'Élisa...
Sol, la, do... Ses cheveux doivent sentir le beurre.

Ah! je suis paresseuse avec félicité...
Si je passais l'arpège et puis toutes ces croches?...
Il pleut toujours. La fin de ma leçon approche.

Paulette viendra-t-elle à l'heure du goûter?
Peut-être... Aïe! j'entends la voix de mon Anglaise...
Do, si, mi, ré bémol, si, si, la, sol dièse...

# LE PENSUM

## LE PENSUM

J'ai pleuré... Mes yeux las ont des petits coups d'ailes
De papillons mouillés qui renoncent aux fleurs;
Grand'mère m'a grondée à cause des erreurs
«... Dont fourmillent tous vos devoirs, mademoiselle... »

O mes petits amis des bosquets et des bois,
Dites, connaissez-vous cette antépénultième
Qui me vaut le pensum de n'avoir plus de crème
Et plus de petits-fours jusqu'à la fin du mois?

Grand'mère ne voit pas, derrière ses lunettes,
Qu'enfin je ne suis plus tout à fait la fillette
Qu'on prive de dessert pour un suffixe obscur.

Qui me connaît? Sait-on que si je grimpe aux murs
Ce n'est pas pour le jeu d'en descendre meurtrie,
Mais pour chercher plus loin, du côté de la vie?...

# RÊVASSERIES

## RÊVASSERIES

Sucer un porte-plume en songeant aux coins frais
Que les marronniers d'Inde isolent sous leurs branches,
S'y glisser à genoux et là, bien en secret,
Oublier un instant le chef-lieu de la Manche...

Domaines d'ignorance, ô bosquets du jardin
Qu'enchante sans savoir un peuple de musique,
Ah ! pouvoir réciter par cœur tous vos parfums
Sans connaître jamais un mot de botanique...

Sucer un porte-plume en songeant à tout ça,
Sauter par la fenêtre et construire déjà
Des châteaux en Espagne à forme de tonnelles,

Et puis soudain, au bruit d'un pas dans l'escalier,
Quitter son rêve ardent pour un triste cahier,
Apprendre que Saint-Lô fabrique des flanelles...

# CONFIDENCES

## CONFIDENCES

Par le col entr'ouvert de ma blouse en cretonne,
Tout tiède et parfumé, le bon vent du mois d'août
Frôle mes petits seins de ses doigts qui font doux
Et raconte à mon cœur des choses qui l'étonnent :

Un œillet du parterre en aime un du balcon !
Hé quoi ? c'est pour cela que pendant ma leçon
Des paroles d'amour doucement chuchotées
S'égarent dans ma chambre et troublent mes dictées ?

Dis-moi, dis-moi, bon vent, et le rhododendron,
Est-il donc amoureux de moi qu'il sent si bon
Lorsque je me faufile entre ses bras de branches ?

Et le gros sycomore, a-t-il un cœur en bois
Qui gonfle sous l'écorce et chavire d'émoi
Quand je fais du trapèze à son rameau qui penche ?

LES LECTURES DU SOIR

## LES LECTURES DU SOIR

Sous la lampe, au salon, miss-miss lit d'un ton las
Un livre défendu à couverture jaune.
Moi, pour faire semblant de ne pas être là,
Je bûche dans un coin les affluents du Rhône.

La Durance... l'Isère... Ah! ça parle d'amour,
Car je vois au travers de mes doigts en grillage
Grand'mère en toussotant qui baisse l'abat-jour
Et la main de miss-miss qui tremble sur la page...

Pourquoi cet amour-là fait-il, comme un vent froid,
Qu'on toussote, qu'on tremble et qu'on n'a plus de voix?
Quand j'écoute, le soir, par la fenêtre ouverte,

Les pauvres gros crapauds et les grenouilles vertes
Qui se parlent d'amour dans l'ombre des roseaux,
Moi, je ne tremble pas... Et j'ai chaud, j'ai tout chaud...

# L'AUTRE LEÇON

## L'AUTRE LEÇON

Mais comment voulez-vous que je vive au jardin
Sans deviner un peu tout ce que l'on me cache ?
J'apprends sous la tonnelle une fable... Soudain
La danse d'un moineau me retient et m'attache.

Il saute, il fait la boule, on ne voit plus son cou,
Et pendant que miss-miss, dont le regard s'éloigne,
Me conte en rougissant une histoire de chou,
La femelle s'approche et leurs plumes se joignent.

Ah! miss-miss, je sais bien que l'on vit deux par deux,
En se serrant tout près, les ailes dans les ailes,
Et puis que par moments on danse et l'on se mêle...

Mais moi je reste seule et personne ne veut,
Dans le bosquet d'ennui où mes jours se succèdent,
Mêler avec le sien mon jeune corps si tiède.

# LES SECOURS DU MATIN

## LES SECOURS DU MATIN

C'est vous, petit matin, qui toquez aux carreaux
Du nid de mousseline où je me pelotonne?
Hé quoi ! préférez-vous aux fraîcheurs des sureaux
Les bouquets surannés d'un jardin de cretonne?

Brûlerez-vous vos pieds à mes tapis hindous
Et vos doigts innocents aux plis de ma chemise,
A l'heure où la rosée invite les cerises
Au jeu des quatre coins sur les feuilles de choux?

Ah ! tirez-moi plutôt de cette couche tiède
Où flambe doucement et se meurt sans remède
Mon pauvre cœur d'enfant qu'un rêve a fait trop chaud.

Puissiez-vous l'emporter vers une vasque fraîche,
Où, riant de l'Amour et défiant ses flèches,
Il danse comme un œuf au sommet du jet d'eau

# LA VISITE MATINALE

## LA VISITE MATINALE

Au bout de mon nez rose un peu de poudre... et j'entre.
Paulette dans son tub assise en Bédouin
Sourit aux gouttes d'eau qui glissent à son ventre
Et, lourd d'un gros flacon, me tend son frêle poing.

Sous l'éponge elle cache une gorge enfantine...
Oh! je les connais bien : ce sont de tout petits
Et qui me font songer, ainsi chauds et blottis,
Aux deux menus œufs blancs que couve ma serine.

Mais, laissant son flacon, ses jeux et son éponge,
Paule sur les coussins auprès de moi s'allonge
Et dégrafe en riant ma blouse de linon;

Elle compare, elle s'étonne, elle soupire,
Et... c'est notre secret de ne pouvoir vous dire
Qui de nous triompha de la comparaison.

*LES LIAISONS DANGEREUSES*

OU

LE DEVOIR INTERROMPU

## *LES LIAISONS DANGEREUSES*

OU

## LE DEVOIR INTERROMPU

Ma dictée aura bien cent fautes d'orthographe !...
Miss-miss dort au jardin. Mes volets sont mi-clos.
Je lis en tapinois Choderlos de Laclos.
Ma candeur est mourante... il s'en faut d'une agrafe.

«... *D'une main qui tremblait il tourna le verrou...* »
Cric ! je n'ai plus de robe, et crac ! plus de chemise :
Ah ! monsieur de Valmont, je suis votre marquise
Et veux subir l'assaut de vos *tendres courroux.*

Puisque personne ici ne m'apprend la tendresse,
Donnez-moi sur mon lit des leçons de caresse.
Hier, vous m'embrassiez derrière un paravent,

Que va-t-il m'arriver au chapitre suivant ?
Mes doigts impatients sur la page piaffent...
Ma dictée aura bien cent fautes d'orthographe.

RACINE NE SAIT PAS

## RACINE NE SAIT PAS

Comment, Junie, et vous, ô sensible Hermione,
Vous n'auriez pas subi l'adorable tourment
De rêver quelquefois d'aventures, d'amants,
Entre les simples murs d'une chambre en cretonne?

Racine ne sait pas ce que c'est que l'amour...
Parle-t-on à quinze ans de *traîtrise* et de *flamme,*
Avec des gestes ronds, des *Seigneur,* des *Madame?*
Ah! vos Britannicus faisaient moins de discours.

Ils vous ont, n'est-ce pas, dans la main, en cachette.
Glissé ces billets brefs, griffonnés au crayon,
Que le soir, en tremblant, au lit on décachète,

Ces chers bouts de papier, moites d'émotion,
Où toujours il y a : « Je t'adore et t'adore,
Et t'attends à minuit au pied du sycomore. »

# LE VIEIL AMI QUI NE VOIT PAS

## LE VIEIL AMI QUI NE VOIT PAS

Jamais il n'aura vu de beaux petits garçons
Endormir sur son cœur leur grosse tête blonde
Ou, peuplant ses loisirs d'innocentes chansons,
Autour de son fauteuil tourner en folles rondes;

Jamais les yeux d'amour des filles de vingt ans,
Ni le jeu des oiseaux, ni cette ardente chose :
Des abeilles dansant sur un parquet de roses;
Ni, pauvre vieil ami, rien du tendre printemps...

Moi seule vais parfois dans son coin de silence,
Je saute à ses genoux, je chante, je balance
Les grelots de ma gorge au glas de son ennui,

Pour l'émoi fugitif et la douce fortune
D'être dans son grand noir une petite nuit
Où mon rire flûté pose du clair de lune.

# LE JEUDI

## LE JEUDI

Ma vie a la douceur d'un ruisseau dans les menthes.
Après mardi, c'est mercredi, et puis jeudi...
Le jeudi, c'est solfège. Et dans l'après-midi
C'est Paulette qui vient avec sa gouvernante.

Et toujours il y a des tartes au goûter...
Mais si tout est pareil et si tout recommence,
Nous perdons chaque fois un peu de notre enfance
Et personne que nous ne semble s'en douter.

Des curiosités, maintenant, nous dévorent.
Assises sur un banc, au fond du potager,
Nous devinons à deux ce que chacune ignore ;

Et grand'mère qui vient surveiller ses pêchers,
Souriant de nous voir gravement occupées,
Croit que nous combinons des robes de poupées.

LES JEUX DU SOIR

6

## LES JEUX DU SOIR

Ayant éteint la lampe et tiré le loquet,
Seule, devant le feu, je me suis dévêtue
Pour le plaisir charmant d'être une chose nue
Et qui songe à l'amour, les coudes au parquet.

L'horloge à petits pas piétine le silence
Et sa longue chanson raconte qu'il est tard.
Je rêvasse... j'ai chaud... j'amuse mon regard
Aux flammes dont la mort est une fin de danse.

Mais la dernière est morte et j'ai presque un peu peur.
L'amour, quand il fait nuit, me demande des choses
Que je ne comprends pas et qui serrent mon cœur.

Les volets sont croisés et la porte est bien close,
Et je suis cependant comme si j'étais deux
Et qu'une autre voulût m'entraîner à des jeux...

*LES PAS DANS L'ALLÉE*

OU

L'EXPLICATION IMPROVISÉE

## *LES PAS DANS L'ALLÉE*

OU

## L'EXPLICATION IMPROVISÉE

Au sable d'un chemin ourlé de rosiers courts
Je mène dans le soir une danse très vague.
Autour de ma cheville un parfum rôde et court
Et dans ses lacets bleus mon pied distrait zigzague.

D'un si petit parfum le si faible concours
Fait-il donc à son gré que ma danse extravague
Et que foulant les lois de son tendre discours
L'oiseau du peuplier sur sa branche divague?

Ou bien ma rêverie au long des rosiers courts
S'est-elle éparpillée en petits bouts d'amour
Qui font des do ré mi au fil des ratissades?

Mais oui!... Et c'est charmant que, dans le demi-jour,
Pour me faire danser, l'oiseau me sérénade
La chanson que nota ma mule de velours.

# FANTAISIE D'UN SOIR EN ÉTÉ

## FANTAISIE D'UN SOIR EN ÉTÉ

Pour jouer à la nymphe et courir toute nue
Sur un tapis de lune entre des murs de fleurs,
Dans le jardin, après dîner, je suis venue,
Confiant à la nuit le soin de ma pudeur.

Déjà, près d'un massif où l'ombre est favorable,
Déjouant l'art subtil des nœuds et des lacets,
J'ai laissé, sans rougir, ma robe et mon corset
Tout le long de mon corps descendre jusqu'au sable.

Vieilles dames du parc, les guimauves, pourtant,
Manifestent sans fard du haut de leur montant
Le mépris qu'elles ont de ma folle entreprise.

Mais les gros ifs, qui sont des sortes de bons dieux,
Opinent du bonnet et se font des clins d'yeux
Quand, nymphe tout à fait, je quitte ma chemise.

# LA ROBE AUX GENOUX

## LA ROBE AUX GENOUX

L'herbe chaude des prés qui monte à mes mollets
Et le foin où je saute avec les sauterelles,
De leurs petits brins secs attaquant mes dentelles,
Pénètrent, sans savoir, mes plus tièdes secrets.

Lorsque pour le plaisir de me mettre un peu nue,
L'été, jusqu'aux genoux, j'entre dans le bassin,
L'eau molle sous ma robe, en jouant, s'insinue
Et son jeu me fait rire et n'a d'autre dessein.

Je m'offre sans pudeur au bon regard des choses
Comme aux gestes câlins et curieux des fleurs.
Mais lorsque les yeux bleus d'un jeune homme se posent,

Avec l'art effronté d'un peu trop de douceur,
Sur ma jambe encor mince de petite fille,
J'aimerais bien avoir une robe aux chevilles.

# MYTHOLOGIE

## MYTHOLOGIE

A cause des pudeurs, je ne dis à personne
Qu'un de mes doux péchés est d'aller, vers le soir,
Jusqu'au bassin d'eau morte où, par jeu de me voir,
Je dévoile aux Tritons ma gorge qui frissonne.

Lasse de contes bleus qui m'endorment debout,
J'aime attendre, en rêvant, qu'un faune romanesque,
Surgissant, jeune et vif, d'un bouquet de bambou,
M'enseigne de l'amour tous les secrets... ou presque.

Ses lèvres me diraient des choses de miroir,
Que j'ai des genoux ronds, que je suis blonde et blanche
Et que rien n'est plus doux que le tour de mes hanches.

Le parc me griserait de ses mille encensoirs...
Et soudain alanguie et fiévreuse d'apprendre,
J'irai, tremblante et nue, auprès de lui m'étendre.

# L'ENFANT CRUEL

## L'ENFANT CRUEL

Je suis triste, j'ai mal, j'ai froid, j'ai chaud, j'ai froid...
J'abandonne au tiroir mes filles mal peignées,
Je laisse dans les coins, au gré des araignées,
Madame de Ségur et mon cheval de bois.

Je me penche au balcon, je rêve d'un beau prince
Qui viendrait m'enlever en brillant appareil,
Et, comme un lilas blanc qui cherche le soleil,
Je lui tends ma main pâle au bout de mon bras mince.

Hélas! et chaque fois, sans jeux, ni carrousel,
Ni coffres de présents, ni fanfares de joie,
Ni pages de velours, ni lévriers de soie,

Un petit enfant nu répond à mon appel,
Saute sur mes genoux et rit et s'émerveille
D'enfoncer plus avant la flèche de la veille.

# LES INQUIÉTUDES

## LES INQUIÉTUDES

Puisqu'on dit que je suis une petite enfant,
D'où vient ce dur penchant qui me courbe et s'obstine
A me faire rêver des plaisirs qu'on défend
En suivant les frelons au creux des capucines?

Vertige! Impatience!... Ah! vraiment je ne sais
Vers quoi mes jeunes seins d'un poids léger m'entraînent.
Un feu tumultueux se glisse dans mes veines
Et j'ai dans les genoux de la course en excès.

En vain le vieux docteur parle d'inquiétudes.
Amour, tu le sais bien, et tu le sais, juillet,
De quoi par ce beau temps mon être est inquiet!

Vite, redonnez-moi ces chères lassitudes
Qui me prenaient soudain derrière mon cerceau
Et brisaient tout mon corps d'un mol et tiède assaut.

# LES COMPLICES

## LES COMPLICES

Adieu, la Belle au Bois!... Adieu, Prince Charmant!...
Je ne crois plus aux choux, je ne crois plus aux roses.
Je sais, malgré la fable et malgré les parents,
Que les pigeons du toit se roucoulent en prose;

Je sais que le pollen qui s'en va dans le vent
Est aux lèvres des fleurs une ardente poussière;
Je sais... ah! je sais tout, car j'apprends la grammaire
Avec les rossignols sous les cerisiers blancs.

Les chansons des gosiers, des pattes et des ailes,
Enseignent à ma voix les secrets d'être belle,
Les aromes légers qui cernent les bosquets

Autour de ma ceinture embusquent des bouquets,
Et le balancement des branches sur les branches
Au rythme de l'amour accoutume mes hanches.

# II

*Phane, c'est encor moi qui rôde aux alentours...*
*Toc, toc! Puis-je entrer dans ta vie?*
*C'est le soir, je me glisse. Et la nuit comme un four*
*M'avale et me désamplifie.*

*Ta grand'mère et miss-miss travaillent au salon :*
*Elles chuchotent, tu rêvasses,*
*Sans cet air étonné que prenaient tes yeux longs*
*Quand elles causaient à voix basse.*

*Quoi? Tu ne cherches pas à percer leur secret?*
*On dit que tu n'es plus sensible*
*Aux livres dont le titre avait l'obscur attrait*
*De l'être peu compréhensible;*

*Qu'on ne voit plus tes reins mollement balancés*
*Sur les branches du sycomore;*
*On dit que tu connais l'ordre des crustacés*
*Et la table de Pythagore.*

*Ah! voilà... tu grandis et déjà tes cheveux*
*Ont d'harmonieux assemblages.*
*Tes yeux verts sont cernés, et c'est presque un aveu,*
*Car serait-ce l'effet de l'âge?*

*Tes gestes gracieux célèbrent ta beauté,*
*La marche balance tes hanches,*
*Tu n'es plus le printemps et tu n'es pas l'été,*
*Tu t'imposes comme un dimanche.*

*Tu te fermes, pudique, à l'assaut des regards,*
*Le désir à ton seuil trébuche.*
*Tu plais. Mais ta chanson cache peut-être un dard,*
*Et l'on s'écarte de ta ruche.*

*Moi-même n'ose plus te suivre à ce miroir*
*Où ton sourire s'éternise*
*De voir se dessiner à tes pieds, chaque soir,*
*Le cercle blanc de ta chemise.*

*Tu cultives ton corps à l'abri de l'amour.*
*Ton regard de toi se contente,*
*Et pourtant les garçons, Phane, te font la cour*
*Et leur timide aveu t'enchante.*

*Les mystères de l'homme à tes sens ingénus*
*Très obscurément s'éclaircissent*
*Dans l'austère musée où l'on voit, peu vêtus,*
*Les Mercure et les Polynice.*

*C'est tout. Et ta candeur ne sait rien de précis.*
*Tu te demandes, tu supposes...*
*A peine songes-tu que c'est peut-être ainsi*
*Que l'abeille entre dans la rose.*

# L'AMOUR PROBABLE

## L'AMOUR PROBABLE

Restez dans votre boîte, ô ma vieille poupée.
Votre âme en porcelaine ignorera toujours
Le trouble et les désirs dont je suis occupée
Et ces choses qui sont peut-être de l'amour.

Aimer!... Savoir tout ça... Moi je commence à peine,
Et déjà dans mes jeux qui ne sont plus les leurs,
Le regard des garçons me surprend et me gêne,
Et le chaud de leur main me brûle jusqu'au cœur.

Dans ma course, parfois, toute une chaude honte
Me descend aux genoux et brise mon élan
Si l'un d'eux, sans vouloir, a frôlé mon bras blanc.

Est-ce donc le bonheur que les livres racontent
Cette langueur soudaine et tout ce désarroi
Pour un ami qu'on touche, en jouant, malgré soi?...

# LE ROCKING-CHAIR

## LE ROCKING-CHAIR

Sous le parasol bleu d'un haut pin d'Italie,
Mollement j'abandonne au gré du rocking-chair
Le soin tendre d'offrir à ma jeune folie
L'illusion d'amour où se complaît ma chair.

A l'assaut des parfums qui s'en vont et qui viennent,
Les yeux clos, les bras las, je succombe et me rends;
L'un d'eux mêle parfois sa langueur à la mienne,
Et c'est comme un sang chaud qui passe dans mon sang.

Bercement très banal que d'autres innocentent,
Vous êtes le doux rythme où mes hanches pressentent
Le jeu grave et profond de mon corps et du *sien*.

Parfum qui pénétrez où je me sens si nue,
Vous êtes... Ah! que sais-je? Un grand mal... un grand
La chose redoutée et la chose inconnue. [bien...

# LA FLEUR VISITÉE

## LA FLEUR VISITÉE

Ah ! c'est tout ce jardin qui me rend amoureuse...
Il entre dans ma chambre un tumulte si chaud
D'insectes en délire et de mouches heureuses
Que je brouille en tous sens ma dentelle aux fuseaux

O prétexte charmant à des paresses molles !
Dans un coin de parfums je descends me tapir.
Quel temps !... Je ne sais plus si je suis sage ou folle...
Je sens couler en moi des sirops de plaisir.

J'aime... J'ai de l'amour partout... Je voudrais être
Ce large cobéa qu'une abeille pénètre :
La caresse le courbe et le balance, lourd.

Je regarde... Et je songe à cette autre caresse
Qui viendra balancer et courber sous l'amour
Mon beau corps de vingt ans accablé de jeunesse.

# LE DOUBLE SOIR

## LE DOUBLE SOIR

Tandis que dans le soir encombré de senteurs
Un fauteuil en osier balance mon corps mince,
Je songe à ces parfums qui meurtrissent ton cœur,
Jeune fille au balcon d'une obscure province.

Je vois tes pauvres mains, pleines de désirs chauds,
Sur leur tige ployer comme deux lourdes roses,
Je vois ton sein d'enfant se gonfler d'un sanglot
Qui cède à la douceur de tant de douces choses.

Mais faut-il que j'entende, ô ma petite sœur
Dont le rêve poursuit un chemin de glycine,
Tes parents bien-aimés, dans la pièce voisine,

Agréer pour tes nuits et tes belles ardeurs
Ce grand garçon orné d'une cravate à fleurs
Et dont le bras s'évoque en manche de lustrine ?

# TROIS REGARDS EN ARRIÈRE

# I

Ces jours-là, défaillant des plus tendres émois,
Je laissais ma poupée et mon polichinelle
Pour suivre les ébats d'un moineau villageois
Qui faisait le gros ventre autour d'une moinelle.

Ou bien je m'étendais parmi les pimprenelles,
Toute molle d'extase à l'élégant tournoi
De deux papillons blancs qui se faisaient de l'aile
Et montaient dans l'azur, je ne savais pour quoi...

Le soir de ces jours-là, dans ma chambre à ramages,
Oubliant ma prière et mon papillotage,
Je reprenais Ketty au fond de son tiroir

Et, serrant contre moi son petit corps tout raide,
Je lui rendais cent fois les témoignages tièdes
Que d'un Prince Charmant je croyais recevoir.

## II

Souvent, aux soirs d'été, je quittais sous un arbre
Mes sandales de jonc et ma robe de lin
Et, frôlant des genoux la margelle de marbre,
Amour, je vous cherchais au miroir des bassins.

Vos lèvres souriaient aux tremblantes plongées
De mes seins se fondant à vos petits seins froids
Et parfois le reflet d'une branche penchée
Mettait à votre dos l'image d'un carquois.

Amour, j'étais alors votre petite belle,
Je vous disais des mots, sous les marronniers noirs,
Qui passaient en douceur le chant des tourterelles.

Amour, vous souvient-il ? Que de soirs, que de soirs,
A l'heure où le vent tombe et que l'eau se nivelle,
J'ai baisé votre bouche aux lèvres des miroirs.

## III

Au temps de mes candeurs c'était un jeu très doux
De quitter mon corset seule devant moi-même
Et de voir ma chemise, évitant mes genoux,
Ceindre mes pieds menus de son blanc diadème.

Je regardais mon corps chaque jour se fleurir
D'une nouvelle fleur à de nouvelles places
Et, sans chercher à quoi tout ça pouvait servir,
Je m'étendais en sphinx devant l'armoire à glace.

Maintenant que je suis promise à d'autres yeux,
Chaque instant qui me mène à la tendre échéance
M'apprend une pudeur que je connaissais peu,

Et de songer qu'un soir, fragile et sans défense,
Je devrai devant *lui* dénouer mes rubans
Rend ma joie incertaine et mon corps moins ardent.

# LES HEUREUSES CANDEURS

## LES HEUREUSES CANDEURS

Des pas sur les pavés... Des cloches qui dig-dinguent...
C'est dimanche, voilà. Vous irez sur le cours
Où des soldats joueront *Lucie de Lammermoor*.
Après quoi, pour goûter, vous aurez des meringues.

De timides garçons vous font d'ardentes cours :
Comme ils n'ont pas d'orgueil, ils sont doux et sincères.
Et, cette nuit, si vous aimez rêver d'amour,
Votre Prince Charmant sera clerc de notaire.

Ah ! comme j'aimerais vous suivre jusqu'au soir,
Petite fille en rose auprès d'un monsieur noir,
Me glisser près de vous entre les draps humides

Et, confiant ma nuit à vos bras innocents,
Revoir sous vos yeux clos mes rêves de quinze ans
Serrer contre leur cœur un jeune homme candide !

# LA FORÊT

## LA FORÊT

La jeunesse est en moi comme un buisson qui flambe!
Je cours, je ris, je crie, et j'ai des désirs fous
D'écraser sur mes seins, sur mes reins, sur mes jambes,
Des bouquets de chardons et des gerbes de houx.

J'irai dans la forêt offrir mes belles hanches,
Mon ventre sans ceinture et mon cou sans collier
Aux aiguilles des pins, aux ronces des halliers,
Fouettant ma course ardente aux cinglades des branches.

Et, lorsqu'ayant dansé de mes petits pieds blancs
Sur la mousse perfide où s'embusque la faîne,
Ivre, je roulerai dans l'herbe à bout d'haleine,

Le maître de mon cœur viendra boire à mes flancs
Les résines, les sucs, les sèves, les fontaines
Et toute la forêt entrera dans ses veines.

# L'ATTENTE

## L'ATTENTE

Amour, qu'avez-vous fait de moi, mon bel Amour?
Est-ce l'enfant d'hier, cette languide Phane
Qui, dans un pavillon, déroule tout le jour
Le lourd désœuvrement d'une jeune sultane?

Ah! suis-je seulement au livre que je lis?
A travers les feuillets je ne vois autre chose
Que le soleil rôdant au ras de mon tapis
Et que mes doigts cruels déchirant une rose.

Comme hier et demain je l'attends aujourd'hui
Et je l'attends ainsi tout le long des minutes...
Un bruit!... Un frôlement... Mon Dieu, serait-ce lui?

Non, c'est contre la porte une feuille qui bute.
Mais déjà j'ai bondi tout le corps en émoi...
Amour, mon bel Amour, qu'avez-vous fait de moi?

# LA DERNIÈRE LEÇON

## LA DERNIÈRE LEÇON

Incendiez mon cœur, choses de mon jardin !
Épines, fruits, rameaux, graines, gazons, bengales,
Que cingle le désir des brises matinales,
Ah ! meurtrissez d'amour la rose de mes seins.

Été des gerbes d'or, je t'ouvre mon corsage.
Je brûle, brûle-moi ! Glisse, entre, disparais...
Sur tout ce qui est doux en moi, chaste, secret,
Répands le bon plaisir de tes ardents ravages.

Vous avez bien souvent visité mes pudeurs,
Belles fleurs au soleil, qui n'êtes plus mes sœurs,
Et le désir d'aimer me vient de vos poussières...

Qui de vous, cependant, mousses, bosquets, senteurs,
Mènera, ce matin, à la leçon dernière
L'enfant des jours anciens qui fut votre écolière?

III

*C'est l'heure de prudence où le galant se sauve*
*En escaladant les balcons,*
*L'heure de la rosée et du petit jour mauve*
*Qui se hasarde aux horizons.*

*Un mystère charmant règne dans les allées,*
*Tout s'harmonise et se confond.*
*Il n'y a plus dans l'air, exactement mêlées,*
*Que des choses qui sentent bon.*

*La paix est dans les cœurs, le jardin rit aux anges.*
*Tout est candeur et pureté.*
*L'homme sommeille encor; c'est l'heure des mésanges*
*Et c'est l'heure de la Bonté.*

*Assise à ce tournant de balustrade obscure,*
*Sous la boule d'un oranger,*
*Vous semblez ébaucher une tendre aventure*
*Avec l'Étoile du Berger.*

*A peine si l'on voit l'orbe de votre joue*
*Rosir aux premières lueurs*
*Et puis, plus bas, le bout de votre pied qui joue*
*A se balancer sur les fleurs.*

*Le peu qu'on sait de vous raconte que le reste*
*Est d'un agrément accompli.*
*On évoque une pose et l'on devine un geste*
*Au soupçon que l'on a d'un pli.*

*Sous le voile où le soin des pudeurs vous retranche,*
*Comme une belle en rendez-vous,*
*J'aime à me figurer le tour de votre hanche*
*Et le contour de vos genoux.*

*Et j'aime à comparer à deux coupes de marbre*
*Vos seins que je ne connais pas,*
*Comme au tronc arrondi et souple d'un jeune arbre*
*Ce que je sais de votre bras.*

*Mais qui donc êtes-vous qu'ainsi je déshabille*
*Dans la fraicheur d'un matin bleu,*
*Pour que, sous mes regards, vos airs de jeune fille*
*Ne se révoltent pas un peu?*

*Hé quoi? Cette demeure auprès d'un sycomore,*
*Ces bow-windows fleuris d'œillets,*
*Ces rampes de glycine et ces franges de store,*
*Pourtant, pourtant, je les connais...*

*Et puis ces cheveux blonds, ce cou qui s'abandonne,*
*Cette main frêle, et puis... et puis...*
*Phane, serait-ce toi cette tendre personne,*
*Silencieuse dans la nuit?*

*Je ne reconnais plus tes petits gestes drôles,*
*Tu sembles bouder dans un coin.*
*On dirait que la Vie a mis sur ton épaule*
*La brutalité de son poing.*

*Je t'ai laissée, un jour, jouant à balle-trappe,*
*Dans la gaîté d'un clair matin.*
*Faut-il te rencontrer, comme une lourde grappe,*
*Penchée au balcon d'un jardin?*

*Phane, petite Phane, en quel exil de l'âme*
*Est-elle morte ta candeur?*
*Je t'ai quittée enfant, je te retrouve femme...*
*Dis-moi? Qu'as-tu fait de ton cœur?*

# LA PAGE INACHEVÉE

## LA PAGE INACHEVÉE

Larmes de la rosée aux pointes des pistils...
Visites de frelons, danses de moineaux ivres...
Et ces chants dans le soir, de quoi donc parlaient-ils?
Mensonges du jardin et mensonge des livres!

Te reprendrai-je au fond de ton chaste carton,
Ma fille aux grands yeux purs qui dors en robe blanche?
Dois-je — remords léger — te demander pardon,
Comme aux petits amis que j'avais dans les branches,

Pardon d'avoir connu ce plaisir de mon corps,
Qui n'était pas l'amour?...

*La nuit, sortant sans bruit de toutes les racines,*
*Monte à chaque arbre ainsi qu'une dame à sa tour ;*
*Et sous son geste bleu Phane danse et s'incline*
*Et cherche dans les fleurs le rire éteint du jour.*

*Une abeille, en passant, dit une chanson molle*
*Dans l'air frais qui détend son vol de taffetas ;*
*Phane courbe sa taille et ralentit son pas*
*Et promène ses doigts de corolle en corolle.*

*Chaque fleur, maintenant, a fermé ses volets,*
*La dernière pivoine a cessé d'être rose ;*
*Et sur le sable sourd Phane est si peu de chose*
*Qu'à peine on la distingue au fond noir des bosquets.*

*Il fait nuit. Une lampe indique une fenêtre*
*Et le chemin vers elle est comme un corridor ;*
*Phane... Phane?... Peut-être au parc est-elle encor,*
*Peut-être bien ne danse-t-elle plus... Peut-être...*

*Tout est muet. Tout est éteint. Tout a cessé,*
*Le grillon de chanter et le jet d'eau de rire*
*Et les fleurs d'embaumer...*
*Mais qui donc saurait dire*
*Que Phane, dans la nuit, s'arrêta de danser?*

# TABLE

# TABLE

## I

## III

*ACHEVÉ D'IMPRIMER*

le vingt-sept mars mil neuf cent treize

PAR

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

pour

BERNARD GRASSET


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 13 03 10 013 2